

• À présent Kronauer descendait la colline en haut de laquelle se dressait le bâtiment de stockage des déchets contaminés. Il ne se hâtait pas. D'un côté il n'avait pas d'idée précise sur ce qu'il allait faire ensuite au village et, d'un autre côté, ses jambes lui obéissaient mal. Une longue nuit de sommeil à la maison d'arrêt du kolkhoze n'avait pas suffi à le remettre en forme. Ses muscles continuaient à lui rappeler à chaque instant l'épreuve de la marche dans la steppe, sans parler des dernières heures pénibles passées dans la vieille forêt. Et sans doute son organisme avait-il encore quelque difficulté d'adaptation aux radionucléides qui flottaient ou vibraient partout dans le village.

Tout en avançant, il se répétait les élucubrations étranges du président de «Terminus radieux». Elles se tordaient sourdement en lui, dans sa boîte crânienne, sous sa conscience, mais aussi au cœur même des moelles de ses os. Il les sentait aller et venir dans des zones grises de son corps. Ben c'est comme des formules d'hypnotiseur, pensa-t-il. Ça profite de tes faiblesses pour t'engourdir. Ça te rentre dans les intérieurs et tu peux plus réagir contre.

Il aurait bien aimé balayer Solovieï loin de ses pensées.

Toutefois, quand il s'engagea dans la rue principale du Levanidovo, il continuait à brasser des images d'éternité ténébreuse et de mondes aux règles d'existence indécryptables. De nouveau il entendait l'aiguille cracher, de nouveau la membrane du phonographe tremblait, docile aux inflexions méchantes de la voix de Solovieï. Lui aussi, non sans dépit, constatait qu'il se soumettait à cette voix. Elle lui déplaisait, mais il l'avait écoutée presque respectueusement, et maintenant elle s'était introduite en lui et elle y rôdait encore et encore, et, s'il ne réussissait pas à s'en débarrasser, c'était avant tout parce qu'il acceptait sa présence. Ben me dis pas qu'à partir d'aujourd'hui tu vas l'avoir dans les moelles et sous les rêves, me dis pas ça, Kronauer! grogna-t-il. Mais personne ne lui répondait et, tout en continuant à marcher, il resta coi.

- Il hésita dans la rue déserte. Il n'avait pas envie de regagner sa chambre ni de traîner dans la maison d'arrêt et il n'avait rien de précis à faire au Levanidovo, mais en même temps il se rendait compte que, s'il ne se trouvait pas une occupation, il risquait de passer pour un profiteur, un réfugié sans foi ni loi ou un marginal incapable de prendre part à la construction du bonheur collectif. Il ralentit, puis pour gagner du temps il s'arrêta plusieurs secondes devant la porte fermée de la coopérative communiste, puis comme se ravisant il reprit sa marche. Il ne voyait personne. Aucune tâche ne se présentait à lui. Il dépassa la Maison des pionniers, la bibliothèque populaire. Sur sa droite s'alignaient le petit immeuble où habitaient Samiya Schmidt et Morgovian, le soviet et la maison de Myriam Oumarik et Bargouline. Il était arrivé à la hauteur du bâtiment du soviet et il songeait à faire demi-tour

quand Myriam Oumarik sortit de chez elle et alla à sa rencontre.

Elle se dandinait légèrement et souplement et, sans que l'on pût déterminer si elle en avait conscience ou non, toute son attitude était celle d'une séductrice. Elle bougeait son corps en ajoutant à sa marche une nuance dansante, une invite à une danse qui avait quelque chose d'animal, de très sensuel, de nuptial, une invite à une complicité physique. Qu'elle le souhaitât ou non, elle donnait envie qu'on se rapproche d'elle et qu'on la touche. Ses cheveux étaient si sombres et brillants que le soleil se reflétait sur le haut de sa tête et le long de sa joue gauche, formant une petite cascade d'éblouissement qui menait à la naissance de sa poitrine. Son chemisier de lin n'était pas décolleté, mais on devinait ses seins abondants qui tressautaient avec douceur à chacun de ses pas.

Les yeux de Kronauer s'arrêtèrent sur elle et aussitôt, une demi-seconde plus tard, ils s'en détachèrent. Elle se déplaçait à contre-soleil et les scintillements le gênaient, mais surtout il tenait à ne pas paraître attiré par elle, même si, par atavisme mâle, il l'était.

Il ne voulait pas penser que sa silhouette était appétissante, il ne voulait pas penser à elle comme à un objet désirable, consommable, ni laisser grossir en lui les images salaces qui accompagnaient cette idée d'appétit.

Il s'interdisait ces images. D'une part parce qu'à l'Orbise il avait reçu une éducation prolétarienne qui associait toute manifestation sexuelle à un débordement immoral. D'autre part parce que, comme Samiya Schmidt, il avait lu plusieurs ouvrages de Maria Kwohl qui stigmatisaient les pulsions masculines et qui les peignaient sous les couleurs les plus

odieuses, les plus révoltantes. Et pour finir parce qu'il avait en tête les avertissements de la Mémé Oudgoul sur le statut de femme mariée de Myriam Oumarik.

Une vague impression de vertige persistait en lui et il fit un effort pour rassembler quelques idées sur lui-même, sur ce qu'il était en train de vivre au Levanidovo. Enfin quoi, Kronauer, pensa-t-il, tu es pas venu au Levanidovo pour y avoir une aventure. On dirait que tu t'es installé ici et que tu as oublié que près de la voie ferrée Iliouchenko et Vassilissa Marachvili t'attendent. Et qu'il y a que ça qui importe.

Or déjà il avait du mal à se représenter ses camarades en détresse au milieu des herbes, immobilisés par l'exténuation, contraints au silence, obligés de rester couchés ou accroupis pour ne pas être repérés par les soldats. Déjà il était trop éloigné d'eux. Il devait faire un effort pour les évoquer, et c'était pour obtenir une image abstraite, avec des liens affectifs distendus. Il se rappelait la voie ferrée qui traversait le paysage, les ruines du sovkhoe « Étoile rouge », mais le souvenir de ses deux amis vibrait avec difficulté, comme s'ils appartenaient à une histoire dont il avait tourné la page. Ce sentiment était renforcé par le fait que Solovieï et Morgovian étaient partis là-bas avec ce qu'il fallait pour s'occuper d'eux, pour les reconforter et les soigner. Solovieï et Morgovian avaient pris la relève et bientôt, sans doute, Iliouchenko et Vassilissa Marachvili seraient à leur tour accueillis au Levanidovo.

Ben oui, pensa-t-il pauvrement. C'est comme ça.

Les élancements dans sa main, à l'endroit de la piqure, lui répétaient avec une régularité démonstrative qu'il avait glissé dans un monde où la présence de Myriam Oumarik comptait plus que l'absence de Vassilissa Marachvili.



Puis quelque chose en lui sursauta, se réveilla. Tu sais bien, Kronauer, que tu es pas ici pour faire le joli cœur, demain ou après-demain tu seras reparti. Si Solovieï ramène au kolkhoze Vassilissa Marachvili et Iliouchenko, vous repartirez ensemble tous les trois. « Terminus radieux » est pas ton monde. Et puis surtout ici il y a ce père jaloux qui t'est hostile et qui t'a placé sous sa surveillance, on comprend même pas ses relations avec ses filles. Cette Myriam Oumarik a rien à voir avec toi. Pas la peine de la regarder venir en frappant du sabot comme un taureau en rut.

– J'ai besoin de toi, Kronauer, dit Myriam Oumarik. Je peux t'appeler Kronauer?

- Elle avait un service à lui demander. Juste devant chez elle, il y avait une bouche d'incendie qui s'était mise à goutter. Son mari, l'ingénieur Bargouzine, avait transporté dans la rue les outils nécessaires, et il allait se charger de la réparation, mais ensuite il était rentré à la maison et, après avoir prononcé une phrase pâteuse, il s'était écroulé. Sa perte de conscience n'était pas encore assimilable à un décès, aussi, jusque-là, n'avait-elle pas fait appel à la Mémé Oudgoul pour le ressusciter avec ses trois eaux, l'eau très-lourde, l'eau très-morte et l'eau très-vive.

– Tu veux que j'aille prévenir la Mémé Oudgoul? proposa Kronauer.

Myriam Oumarik sourit largement, et elle eut un geste de refus qui mit en branle ses hanches et, jusqu'à ses épaules, son buste tout entier.

Il n'y avait pas urgence pour Bargouzine. C'était seulement une petite alerte. Non, ce qu'elle le priait de faire, et c'était

là le service qu'elle lui demandait, c'était de remettre en état la bouche d'incendie. Il devait bien être capable de réparer ça, même s'il avait des connaissances limitées en plomberie.

– Bah oui, commenta Kronauer, il faut simplement la resserrer, cette vanne. Il faut débloquer deux ou trois écrous et les resserrer.

Il avait l'intuition que Myriam Oumarik le soumettait à un test. On désirait peut-être savoir à « Terminus radieux » si on pouvait l'insérer dans l'économie du kolkhoze, par exemple comme homme à tout faire, comme agent d'entretien ou comme employé du service des eaux.

Il alla vers la borne et il se baissa pour déballer le matériel qui avait été apporté par l'ingénieur Bargouzine – une clé à molette, des clés à pipe, deux tournevis, un marteau, des joints en caoutchouc noir, de taille imposante, tout cela enveloppé en vrac à l'intérieur d'un chiffon. Tandis qu'il manipulait les outils, il s'aperçut que sa minuscule blessure au doigt s'était rouverte et que le sang avait recommencé à perler le long de son index. Sous la pulpe, les élancements avaient augmenté.

– Tu saignes ? s'intéressa Myriam Oumarik en se penchant vers lui.

– C'est rien du tout, précisa-t-il. C'est juste une piqure de phonographe.

Myriam Oumarik fit une grimace. Elle était très proche de Kronauer. Elle sentait le propre, le savon ouvrier, et aussi la salive de Bargouzine, qui avait bavé sur sa jupe quand elle l'avait traîné jusqu'à son lit.

– Le phonographe de Solovieï ? demanda-t-elle.

– Oui.

– Fallait pas jouer avec ça, gesticula-t-elle soudain. Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu pouvais pas te retenir ? J'avais l'impression que tu étais moins idiot que ça. Tu aurais pu penser qu'il fallait pas toucher aux affaires de mon père.

Elle avait l'air sincèrement consternée.

– Je l'ai à peine touché, ce phonographe, expliqua Kronauer. J'ai juste avancé la main près de la membrane. Ça m'a piqué comme si c'était un animal de mauvaise humeur.

– C'est pas des objets normaux, dit Myriam Oumarik. Faut pas manipuler ça à la légère. C'est trop dangereux. Ça fait partie de Solovieï. Quand il se rend compte qu'on veut s'en emparer, il se fâche, et on en a pour mille ans.

– Bah, mille ans, fit Kronauer avec dépit.

– Mille huit cent vingt-six ans ou plus, précisa Myriam Oumarik.

Il esquaissa un mouvement d'impatience. L'omniprésence de Solovieï l'agaçait, avec ces mentions permanentes de menaces sorcières, chiffrées et monstrueuses. Il se redressa vivement, il avait envie de maudire le président du kolkhoze devant sa fille. Il avait lâché la clé à molette qu'il avait en main. Le changement de position provoqua en lui un fort vertige. Des points brillants voltigèrent devant lui. Il chancela, prit appui sur la bouche d'incendie. La peinture rouge du capot s'effrita sous sa main. Il se tourna vers Myriam Oumarik et il la fixa, cette fois-ci plus longuement qu'une minute plus tôt, quand elle s'était approchée de lui, mais il ne la voyait plus distinctement. Il essayait de lutter contre le tournis, la nausée. Maintenant, le soleil éclairait Myriam Oumarik de face. Au milieu d'une gerbe d'étoiles il vit qu'elle lui souriait, il vit ses dents larges et blanches, sa bouche épaisse, ses incisives

un peu trop grandes, et, au même moment, les couleurs s'affadirent et il sentit le monde se dérober sous ses jambes.

– Hé, Kronauer, qu'est-ce que tu as? s'écria Myriam Oumarik.

Il agita la main en guise de réponse. Il avait ouvert la bouche mais il n'était pas capable de parler.

– Tu vas pas nous faire le même coup que Bargouzine? demanda Myriam Oumarik.

– Quel coup? balbutia Kronauer.

Bargouzine, pensa-t-il brièvement. Le mari de Myriam Oumarik. Elle est pas veuve. La Mémé Oudgoul m'a prévenu. Surtout pas lui tourner autour. Surtout pas énerver Solovieï. Surtout faire aucun mal à ses filles.

Mille ans, pensa-t-il. Mille huit cent vingt-six ans ou plus.

Puis les ténèbres l'envahirent, et, si on prend le sien comme point de vue, il disparut.